



Ebisu
Études japonaises

58 | 2021
2011-2021 : crises, ruptures et nouvelles dynamiques.
Dix ans après la triple catastrophe du 11 mars

La polyphonie des voix de Fukushima

Rina Kojima



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ebisu/6107>

DOI : [10.4000/ebisu.6107](https://doi.org/10.4000/ebisu.6107)

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2021

Pagination : 273-283

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Rina Kojima, « La polyphonie des voix de Fukushima », *Ebisu* [En ligne], 58 | 2021, mis en ligne le 01 novembre 2021, consulté le 13 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/6107> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.6107>

La polyphonie des voix de Fukushima

Rina KOJIMA*

Après l'accident nucléaire de Fukushima, les autorités japonaises ont lancé une politique de reconstruction pour « tourner la page » de la catastrophe en banalisant le risque des radiations à « faibles doses ». Dans ce contexte politique, les personnes affectées par cet accident ne se retrouvent pas libres de s'exprimer : peur du regard social, mais aussi peur qu'à l'évocation de la catastrophe remonte à la surface le traumatisme qu'elles veulent à tout prix oublier ou ignorer. La condition des victimes de cette catastrophe du nucléaire « civil » est un sujet d'autant plus sensible qu'il évoque la condition des survivants de la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki. À leur propos, Françoise Zonabend et Monica Braw (1995) ont parlé de « la part obscure ou silencieuse du témoignage ». Dans une veine analogue,

Les entretiens menés par Rina Kojima auprès de déplacés de Fukushima montrent l'ambivalence de la catastrophe nucléaire. Elle n'aurait presque rien d'exceptionnelle, tant on retrouve les éléments classiques et, malheureusement, bien documentés, à un très grand nombre de victimes de traumatisme de masse, sur le plan individuel et collectif. Le nucléaire produit-il donc des catastrophes comme les autres ? Qu'elle serait sa spécificité sur ce plan ? Le fait qu'il s'agisse d'un mal potentiel, invisible et non consensuel, produit des fractures au sein du corps social et même familial, comme ces comptes rendus d'entretiens le montrent. Ils fournissent des pistes de réflexion et permettent de dresser un panorama de la diversité des conditions psychosociales que connaissent ces populations.

* Post-doctorante à l'université Gustave Eiffel.

j'examine dans cette note de terrain comment *écouter* la perception du risque radioactif dans la société japonaise après Fukushima.

Les pages qui suivent sont empruntées à une thèse de doctorat¹, elle-même basée sur trois enquêtes longitudinales comprenant une centaine d'entretiens réalisés entre 2013 et 2016, dont deux enquêtes étaient collectives². Pour suivre l'évolution de la situation, certains entretiens ont été répétés à différentes dates auprès des habitants déplacés par les ordres d'évacuation. Ces ordres ont depuis été levés en grande partie, et le gouvernement incite les habitants déplacés à retourner vivre chez eux. D'autres étaient originaires du périmètre situé en-dehors des zones d'évacuation : parmi eux, certains ont pris l'initiative de quitter les lieux compte tenu du problème des radiations ; tandis que d'autres, faute de moyens suffisants, n'ont pu se résoudre à une « évacuation volontaire » (*jishu hinan* 自主避難). La troisième enquête a été conduite auprès des habitants originaires des zones où les autorités ont émis un ordre d'évacuation à long terme, ce qui signifie qu'ils ne pourront peut-être jamais retourner sur leur lieu d'habitation initial. Les entretiens qui ont souvent duré deux ou trois heures étaient conduits sur le mode narratif, les personnes interrogées progressant à leur rythme pour raconter leur parcours qu'ils ponctuaient d'opinions ou de réflexions. Une observation participante à différents types d'événements (conférences, réunions d'information, etc.) a aussi nourri cette analyse.

1. « Reconstruire dans l'après-Fukushima : responsabiliser et vulnérabiliser par le risque », thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Valérie November et de Paul Jobin, soutenue à l'université Paris-Est en novembre 2020.

2. Il s'agit d'une part du projet DILEM, financé par le CNRS et coordonné par Marie Augendre et Kurumi Sugita, auquel j'ai participé entre 2013 et 2015 ; et d'autre part du projet SHINRAI financé par l'Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire (IRSN) et coordonné par Christine Fassert et Reiko Hasegawa, auquel j'ai participé entre 2015 et 2017.

Des voix confiantes

L'attitude des personnes interrogées à mon égard était souvent positive. Tout d'abord car je n'étais pas rattachée à un organisme japonais. Certaines personnes m'ont avoué qu'elles n'auraient pas accepté de réaliser l'entretien, ou qu'elles auraient limité leurs réponses à mon questionnaire, si l'enquête avait été conduite par un acteur institutionnel japonais, de peur de voir leur témoignage « instrumentalisé ». Cette réaction trahissait leur méfiance envers le gouvernement ou toute autorité institutionnelle. En revanche, il y avait le refus de se taire et le besoin d'exprimer leurs craintes des rayonnements, en particulier les parents qui avaient cherché un moyen de protéger leurs enfants.

Un autre atout qui a facilité la prise de contact était le fait que j'étais à la fois jeune et femme. Pour les interviewés de la génération de mes parents ou de mes grands-parents, j'ai senti le désir de transmettre leur expérience de l'accident nucléaire comme pour laisser une « trace dans l'histoire », voire pour exprimer « leur dernière volonté ». Les mères évacuées s'adressaient surtout à la jeune femme qui envisagerait peut-être un jour d'avoir des enfants.

L'entretien prenait parfois les contours d'un soutien psychologique pour compenser une situation compliquée par l'inquiétude du risque radioactif qui ne pouvait se partager avec leur entourage. L'entretien leur donnait un espace d'expression à la fois libre et intime. Par exemple, une mère évacuée dont le mari refusait d'envisager le risque des radiations m'a confié : « Je partage mes tourments avec toi. Cela me fait du bien d'être écoutée sans être blâmée par quelqu'un d'autre³. »

L'entretien longitudinal permettait en outre de développer une relation de confiance et d'aborder différents sujets de préoccupation. Un père évacué m'a expliqué : « C'est vrai que j'ai déjà été interviewé par les journalistes, mais ils viennent me voir une seule fois ou deux fois au maximum. Et à chaque fois, il faut expliquer à nouveau toute mon histoire, mais je ne peux pas parler de ce qui me préoccupe le plus à ce moment-là. Par contre avec toi, je peux me concentrer sur les sujets qui me paraissent essentiels.

3. Entretien réalisé le 1^{er} octobre 2015.

Et je peux formuler des idées plus abstraites. J'aimerais bien que tu puisses m'écouter comme ça au moins une fois par an⁴ ! »

Des voix méfiantes

Mais j'ai également eu à faire face à des commentaires négatifs, voire des attitudes hostiles. Même si j'étais préparée à cette éventualité à travers l'expérience d'enquêtes précédentes, il m'a été difficile de bien réagir à certaines réflexions. Ainsi un homme d'une soixante-dizaine d'années qui voyait dans mon statut d'étudiante boursière du gouvernement français un avantage tiré du « business nucléaire⁵ ». Je me suis sentie froissée par ses paroles, mais je n'ai rien dit. J'ai pensé qu'il voulait se décharger de son amertume et de son mal-être en raison de sa situation actuelle, en passant sa colère sur moi.

Et j'ai souvent été tiraillée par des questions. Par exemple, lorsque j'ai demandé à un homme évacué, originaire d'une ville se trouvant entre 10 et 20 km de la centrale nucléaire accidentée, quelle était sa représentation du risque des radiations, ce dernier m'a retourné la question et m'a demandé, quelle était ma propre représentation de ce risque : « Si tu étais à ma place, est-ce que, toi, tu retournerais chez toi [dans une ville contaminée]⁶ ? » Comme il venait de me dire qu'il prévoyait de retourner chez lui après la levée de l'ordre d'évacuation, je n'ai pas su répondre.

Il me faut également mentionner ma propre inquiétude lors de mes déplacements dans l'ancienne zone d'évacuation. Par exemple, lorsqu'on m'offrait des aliments à base de produits locaux. Je craignais que le niveau de radiation des ingrédients utilisés n'ait pas été vérifié, mais comme ne rien prendre aurait suscité la méfiance, je me résignais à en goûter en essayant de me rappeler les produits alimentaires qui absorbent le moins de radionucléides. Une femme qui était revenue vivre dans une ancienne zone d'évacuation m'a souvent proposé de dormir chez elle après l'entretien pour m'éviter les dépenses d'hôtel et de transport, et pour réaliser d'autres entretiens avec ses voisins. Mais sachant que si je dormais chez elle, je devrais sans doute

4. Entretien réalisé le 7 octobre 2015.

5. Entretien réalisé le 19 mars 2015.

6. Entretien réalisé le 15 septembre 2015.

manger avec elle des aliments locaux, j'ai refusé son invitation en trouvant un prétexte. La première fois, elle avait l'air convaincu de mon excuse. Mais pas la deuxième, ce qui m'a obligé à réfléchir à chercher d'autres excuses pour lui dissimuler ma gêne⁷. Plus je devais chercher des excuses, plus le dilemme de séjourner dans les territoires contaminés grandissait.

Des voix inquiètes

Chez la plupart de personnes interrogées, celles qui ont quitté les territoires contaminés, celles qui y sont restées ou celles qui y sont revenues, malgré leurs efforts pour se protéger contre ce risque, ou bien pour essayer de ne plus y penser, la crainte des radiations transpire à travers certaines variations soudaines d'attitude durant l'entretien, comme le fait de baisser la voix ou détourner le regard.

La peur de l'exposition aux radiations plane comme une ombre au-dessus de certaines personnes résidant dans les territoires contaminés. Par exemple, un homme resté vivre dans un « point chaud » de Fukushima évoque l'examen de contrôle qu'il a passé avec toute sa famille pour détecter les risques de cancer de la thyroïde, en jugeant ce suivi sanitaire insuffisant : « Si je meurs, cela sera sûrement à cause d'un infarctus du myocarde, mais pas à cause du cancer de la thyroïde. Après les bombardements atomiques, certains ont développé le symptôme *burabura*⁸ ou sont morts à cause d'une défaillance de certains organes sans raisons connues... Je me demande comment je pourrais faire face à un problème aussi lourd... Il ne s'agit pas que de mon seul cas particulier, ça concerne toute la région. Je ne peux en parler qu'avec ceux qui sont proches de moi.⁹ »

Cette crainte latente va de pair avec une sensibilité à fleur de peau sur certains sujets. À la fin d'un entretien avec une femme dans la quarantaine, revenue vivre dans l'ancienne zone d'évacuation avec ses trois enfants, je lui ai signalé que j'étudiais aussi la maladie de Minamata. Soudainement,

7. Entretiens réalisés le 26 septembre 2015 et le 17 septembre 2016.

8. *Genbaku buraburabyō* 原爆ぶらぶら病, expression courante pour désigner la fatigue chronique qui a frappé beaucoup de *hibakusha* 被爆者.

9. Entretien réalisé le 18 septembre 2015.

elle avait l'air très irritée et m'a annoncée : « Je ne veux pas que Fukushima soit assimilé à d'autres catastrophes, comme celles qui ont causé la maladie de Minamata, la maladie *Itai-Itai*, ou l'asthme de Yokkaichi [...]. Entre l'accident de Fukushima et la catastrophe de Minamata, le contexte social est complètement différent! [...] Tu dois faire attention à la spécificité de ce que nous avons perdu à Fukushima¹⁰ ». Sa réaction était en partie provoquée par mon évocation des « malades de Minamata » (*Minamatabyō kanja* 水俣病患者), car même si elle vit dans les territoires contaminés, elle ne souffre d'aucune maladie. Mais son irritation peut s'interpréter comme un refoulement du risque radioactif.

Il y a un cas dramatique sur lequel il m'est pénible de revenir, mais qu'il est plus honnête de mentionner. Une jeune fille s'est suicidée quelques mois après l'entretien qu'elle m'avait accordé. Lorsque je l'avais rencontrée, elle était revenue dans sa région d'origine de Tokyo après avoir évacué dans la région d'Osaka. Elle avait refusé que j'enregistre l'entretien et je l'avais trouvée très sensible, inquiète de la contamination radioactive. Le sujet avait provoqué des tensions avec sa famille; malgré la distance depuis Fukushima, le nuage radioactif avait parsemé sa région de « points chauds » et sa famille n'en tenait pas compte ou feignait d'ignorer le problème. Mais elle s'en inquiétait et avait décidé de partir s'installer dans une ville épargnée par la contamination. S'y trouvant isolée, elle a développé des troubles psychologiques, de sorte qu'après un an et demi d'absence, elle a finalement décidé de revenir dans sa famille¹¹. Lorsque je la sollicitai par courriel pour un deuxième entretien, ce sont ses parents qui m'ont répondu en évoquant les suites d'une dépression.

10. Entretien réalisé le 17 septembre 2016.

11. Entretien réalisé le 10 janvier 2014.

Des voix contraintes

La catastrophe de Fukushima a bouleversé la vie d'un grand nombre de gens et l'attitude à adopter vis-à-vis du risque radioactif entraîne toute sorte de conflits et de pression sur ceux qui font le choix de partir, rester ou revenir. Pour parer à cette pression sociale, je me suis efforcée de réaliser les entretiens dans des espaces privés pour qu'elles puissent parler sans réserve. Mais il a parfois fallu accepter la présence d'un tiers, et la difficulté à répondre à certaines questions était alors plus palpable.

Lors d'un entretien dans une salle commune municipale située dans l'ancienne zone d'évacuation, mon interlocuteur – un homme d'une quarantaine d'années – était visiblement gêné par la présence de ses collègues, hésitant à répondre ou mettant beaucoup de temps à choisir ses mots, en particulier lorsque je l'interrogeais sur le risque des radiations¹².

Mais même lorsque l'entretien était dans un espace privé, certains interviewés faisaient preuve d'une grande réserve. Certains ont refusé que j'enregistre l'entretien ou bien insisté à plusieurs reprises pour témoigner de manière anonyme. Là encore, leur réticence se faisait plus forte pour s'exprimer sur le problème des radiations.

Les difficultés d'expression sont bien sûr accrues lors d'une réunion publique. Ainsi, lors d'une réunion à la Chambre des conseillers en présence d'avocats et d'hommes politiques, un échantillon de ceux que la catastrophe de Fukushima avait dispersés à travers tout le Japon avait fait le déplacement jusqu'à Tokyo¹³. La discussion portait sur le secours aux évacués. Avant chacune de leur intervention, l'organisateur vérifiait qui pouvait être filmé, pris en photo ou enregistré, ce qui, au-delà des précautions d'usage suggérait une situation particulièrement sensible.

Leur réticence à aborder la question du risque peut parfois donner lieu à une véritable forme d'autocensure. Un homme résidant à Fukushima manifestait activement son mécontentement de devoir vivre avec la contamination radioactive à cause de l'accident. Ses manifestations ont été perçues comme le bruit d'une voix qui dérange par les autres habitants qui avaient tendance à accepter ce risque. Depuis, ils ne lui parlaient plus. Pendant

12. Entretien réalisé le 25 septembre 2015.

13. Observation réalisée le 20 octobre 2016.

l'entretien, il m'a confié qu'il continuerait toujours à manifester contre ce risque, mais il a aussi reconnu qu'il comprenait l'attitude d'autres militants qui finissent par renoncer, pour conserver leurs liens avec les autres habitants et éviter toute sorte de tracasseries¹⁴.

Des voix vacillantes

Lors des entretiens, bien que je veillais à ne pas me montrer trop intrusive, mes questions ont souvent conduit mes interlocuteurs à évoquer des souvenirs très intimes, voire une forme de traumatisme qui témoignait d'une situation sociale et psychologique sur le fil du rasoir, toujours prête à vaciller.

Ainsi ce couple resté vivre dans les territoires contaminés qui, lors du deuxième entretien, a tenu à conserver un enregistrement de notre conversation. Ils m'ont avoué qu'ils ne réfléchissaient pas trop aux radiations ou du moins qu'ils n'en parlaient d'habitude pas entre eux. Cette série d'entretiens leur a donné l'occasion de réfléchir plus avant sur ce qu'ils avaient traversé¹⁵.

Certaines questions provoquaient des effusions d'émotion. Par exemple, lorsque j'ai demandé à une jeune mère évacuée : « Si vous n'aviez pas d'enfants, qu'auriez-vous fait après l'accident ? » Elle s'est mise à pleurer et m'a dit : « Si je n'avais pas d'enfants, j'aurais préféré rester à Fukushima car tout le monde souffrait. À vrai dire, j'aurais aimé contribuer à la reconstruction avec les autres... Mais je devais protéger mes trois enfants [des radiations]. » Comme je m'excusais pour ma question abrupte : « Non, non, je t'en prie. En fait, j'avais besoin d'en parler... Je ne comprenais pas bien ce que je ressentais... Mais grâce à ta question, je comprends un peu mieux maintenant¹⁶... »

Une autre femme, mère de deux enfants, m'avait dit qu'elle préférerait éviter de parler de sa vie d'évacuée, car elle était en train d'essayer de se reconstruire une nouvelle vie, ailleurs, pour oublier l'accident nucléaire et

14. Entretien réalisé le 7 octobre 2016.

15. Entretien réalisé le 17 novembre 2014.

16. Entretien réalisé le 30 septembre 2015.

tout ce qui s'en était suivi et avait bouleversé sa vie. Elle a accepté plusieurs entretiens, mais cela lui faisait mal aussi, et en perspective de notre troisième rencontre elle a souhaité que nous parlions aussi de choses plus joyeuses¹⁷.

Plusieurs personnes ont refusé un deuxième entretien en s'excusant qu'elles essayaient de tourner la page et d'aller de l'avant. Une femme que j'avais interrogée pour la première fois en 2012 craignait que si elle me parlait à nouveau de ses difficultés depuis l'accident, elle n'allait penser qu'à cela durant les jours suivants, ce qui risquait de la faire reculer dans le passé et replonger dans un état quasi dépressif¹⁸.

D'autres interviewés étaient portés naturellement à me raconter leur vie avant l'accident, sans lien direct avec mes questions sur leur vécu après l'accident. Ils faisaient constamment des allers retours entre la période avant et après l'accident nucléaire, comme pour me montrer, ou se persuader eux-mêmes, que leurs vies ne se résumaient pas à cette catastrophe. Au début d'un entretien, un homme évacué m'a ainsi fait part de l'espoir qu'il avait longtemps nourri de devenir agriculteur à Fukushima. Il en parlait avec enthousiasme jusqu'à ce que, soudain, il s'interrompe pour dire avec une grande tristesse que ce rêve était désormais irréalisable à cause de la contamination radioactive de ses terrains, et de conclure : « Je suis vraiment désolé de t'avoir parlé trop longtemps de ce rêve... Mais je suis content que tu m'aies écouté.¹⁹ » Il m'a semblé qu'il regrettait terriblement de ne pouvoir réaliser ce projet et qu'il voulait penser à autre chose que ce qui avait complètement bouleversé sa vie. Parler de l'accident à longueur de temps est pesant.

Un artiste lui aussi exilé par la catastrophe m'a montré ses calligraphies, avec fierté voire une certaine joie. Après l'évacuation qui avait suivi l'accident nucléaire, il se sentait perdu et pensait qu'il ne pourrait plus exercer comme calligraphe. Mais sur son lieu d'évacuation, il a repris le pinceau et récemment, il s'est même vu nommer directeur d'une école de calligraphie.

17. Entretien réalisé le 6 novembre 2014.

18. Appel téléphonique réalisé le 27 septembre 2015.

19. Entretien réalisé le 19 novembre 2013.

En m'expliquant ce parcours, j'ai compris qu'il voulait se confirmer que sa vie en tant que calligraphe n'était pas finie à cause de l'accident²⁰.

Conclusion

Nous avons entendu toute une gamme de voix, tantôt confiantes, tantôt méfiantes, inquiètes, contraintes ou vacillantes, et qui pour beaucoup se saisissent de l'opportunité de ces entretiens pour réfléchir plus avant sur leur expérience de la catastrophe. Malgré leurs contradictions et leurs dissonances, ces voix forment une polyphonie d'expériences qui tourne principalement autour des retombées radioactives et de la pression sociale induite par l'accident nucléaire, soit les « retombées sociales » de la catastrophe. Les autorités japonaises s'efforcent de promouvoir une politique de reconstruction pour « tourner la page », d'où une grande distance qui s'installe entre cette politique et le vécu réel des victimes. Dans ce contexte qualifié par la novlangue de « post-accidentel », la responsabilité de la catastrophe se déplace de l'État vers les victimes de la catastrophe avec une gestion individualisée du risque (Jobin 2012 ; Kimura 2016).

Tsujiuchi Takuya (2016) qualifie cette situation de « maltraitance sociale » (*shakaiteki gyakutai* 社会的虐待) tandis que Yagi Ekō (2013) insiste sur l'impensé fondamental du rapport à certaines technologies. Dix ans après Fukushima, comment le Japon pourrait-il se reconstruire sans écouter les victimes de l'énergie nucléaire, qui sont aussi les victimes de cette maltraitance sociale nommée « reconstruction » (*fukkō* 復興)?

20. Entretien réalisé le 26 octobre 2016.

Bibliographie

BRAW Monica 1995

« L'autocensure des hibakusha », in MORIOKA TODESCHINI Maya (dir.), *Hiroshima 50 ans Japon - Amérique : mémoires au nucléaire*, Paris, Autrement : 76-88.

JOBIN Paul 2012

« Qui est protégé par la radioprotection ? », *Ebisu. Études japonaises*, 47 : 121-131.

KIMURA HIRATA Aya 2016

Radiation Brain Moms and Citizen Scientists: The Gender Politics of Food Contamination After Fukushima, Durham, Duke University Press.

TSUJIIUCHI Takuya 辻内琢也 2016

« Genpatsu jiko ga motarashita seishinteki higai : kōzōteki bōryoku ni yoru shakaiteki gyakutai » 原発事故がもたらした精神的被害: 構造的暴力による社会的虐待 (Conséquences psychologiques de l'accident nucléaire : maltraitance sociale due à la violence structurelle), *Kagaku 科学*, 86 (3) : 246-51.

YAGI Ekō 八木絵香 2013

« Kagakuteki konkyo o meguru kunō : higai tōjisha no katari kara » 科学的根拠をめぐる苦悩—被害当事者の語りから (Détresse liée aux preuves scientifiques : de l'histoire de la victime), in NAKAMURA Masaki 中村征樹 (dir.), *Posuto 3.11 no kagaku to seiji* ポスト3.11の科学と政治 (Science et politique post 3.11), Tokyo, Nakanishiya shuppan ナカニシヤ出版

ZONABEND Françoise 1995

« La Hague : le nucléaire au quotidien », in MORIOKA TODESCHINI Maya (dir.), *Hiroshima 50 ans Japon - Amérique : mémoires au nucléaire*, Paris, Autrement : 196-207.

